

Un nouveau chansonnier

Autor(en): **L.M.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **34 (1896)**

Heft 18

PDF erstellt am: **05.05.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-195523>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

par M. le docteur Nôbin Chander Paul, assistant chirurgical militaire aux Indes.

Cet état spécial d'arrêt de la vie porte chez les yagués le nom de *samâdhi* et s'obtient, paraît-il, par un procédé spécial d'auto-hypnotisation.

« Il y a deux variétés de *samâdhi*, appelées *samprajna* et *asamprajna*, rapporte d'après le traité de *yoga* M. A. de Rochas dans ses *Etats profonds de l'hypnose* (chez l'éditeur Chamuel). Le colonel Townsend, qui pouvait arrêter le mouvement de son cœur et de ses artères à volonté, et mourir ou expirer à son gré, puis revivre, était un exemple de *samprajna samâdhi*. Les yagués de Jesselmere, du Punjab et de Calcutta, qui entraient dans un état pareil à la mort en avalant leur langue, et qui ne pouvaient pas reprendre la vie à volonté, étaient des exemples d'*asamprajna samâdhi*; ils ne pouvaient ressusciter qu'avec l'aide d'autres personnes, qui retraient la langue enfoncée dans le pharynx et la remettaient à sa place normale. »

De nombreux témoins ayant vécu en Orient — et parmi eux on peut citer le physiologiste allemand Preyer, le docteur E. Sierke de Vienne, le naturaliste Hœckel, sir Claudius Wade, ministre résident anglais à Lahore, et le docteur autrichien Honigberger qui, plusieurs années durant, remplit les fonctions de médecin particulier près du rajah de Lahore, nous ont rapporté des récits authentiques de cas de mort apparente prolongée et dans lesquels la vie fut rappelée cependant de façon parfaite.

Ainsi que le constate son rapport, le docteur Honigberger fut témoin du rappel à l'existence, après deux mois, d'un yagui chez lequel toutes les fonctions vitales, la respiration comprise, étaient si bien suspendues, que le patient avait pu être enterré durant près de soixante jours dans un caveau, sous quatre pieds de terre.

Suit le rapport trop long à reproduire ici.

FAVEY ET GROGNUZ A YVERDON

XXIX

Le dîner terminé, l'acheteur regarda sa montre, s'excusa, salua tout le monde et courut à la gare. Ainsi qu'il l'avait annoncé dans la matinée, une affaire pressante l'appelait à Lausanne.

Dix minutes plus tard, quelqu'un frappe à la porte. Grognuz s'empresse d'aller ouvrir et s'écrie : « Bravo ! voilà mossieu le régent !... Quelle chance !... Vous arrivez juste pour boire un verre avec nous... Et que dites-vous de bon, mossieu le régent ? »

Sur un signe de ce dernier, Grognuz sort sur le palier et referme la porte après lui.

— Tout de bon, cette fois, fait l'instituteur, tout de bon... Fâché de vous déranger ; seulement deux mots à M. le notaire au sujet de la prochaine stipulation d'un acte bien cher et bien précieux pour moi.

Et, regardant Grognuz avec un doux et malin sourire, il lui montre sa main gauche ornée d'un anneau de fiançailles.

— Y a pas de doute, exclame Grognuz, ça y est !

— Oui, cher monsieur, je viens d'Yverdon et suis le plus heureux des hommes !... J'ai enfin obtenu la main de cette adorable enfant, de cette femme accomplie après qui mon cœur a tant de fois soupiré !

— Je savais bien que ça se décrocherait. Le père me l'avait bien laissé sentir. Seulement il fallait le temps, quoi !

— Mais que d'angoisses jusque-là ! reprit le régent. Quand vous me vîtes si désillusionné, si triste lors de notre rencontre à Yverdon, vous ne supposâtes point tous les tourments que j'endurais !... Que de nuits sans sommeil !... — Ah ! ça vous empêchait de dormir. Eh bien, moi, à votre place, j'aurais pionicé comme un bienheureux. C'était de beau savoir qu'elle capitulerait... Quand on est jeune et beau garçon comme vous, voyons !... Mais c'est pas le tout, venez voir montrer cette affaire à l'ami Favey et à nos chères moitiés, — qui sont, ma

foi, toutes gentilles depuis quelque temps. Allons, entrez voir.

Et Grognuz, le prenant par le bras, l'introduit en attirant immédiatement l'attention sur l'anneau de fiançailles.

— Voilà mossieu le régent qui est au nec plus extra du bonheur, dit-il.

— Ça ne m'étonne pas, répond Favey, j'étais sûr que ça viendrait. Tant mieux, il aura aussi son gouvernement !

Dans leur impatiente curiosité, les dames se rapprochèrent du pédagogue et, sans en avoir l'air, parvinrent à entrer dans ses confidences les plus intimes. « Toutes nos félicitations, lui disaient-elles, d'un ton mielleux et avec de petits airs imités de la cousine de Lyon ; nous espérons que vous nous présenterez bientôt votre fiancée.

— Verse voir, Favey ; à votre santé, belle-sœur, interrompit Grognuz, et à la bonne santé de mossieu le régent : qu'il vive, qu'il vive et soit heureux, Ciel, entends nos vœux !

Et tous de reprendre : « Qu'il vive, qu'il vive, etc. »

Les verres s'entrechoquent de nouveau et Favey s'écrie : « Si nous en chantions là une bonne tous ensemble en tueur. Allons, mossieu le régent ; moi je ferai la basse... Elise, fais voir le supériusse.

Et l'instituteur, l'œil brillant, les traits rayonnants de joie, entonne :

La Suisse est belle,
Oh ! qu'il la faut chérir !
Sachons pour elle
Vivre ou mourir.
Etc.

De chanson en chanson, la gaité retint nos gens à l'hôtel jusqu'au soir. Ils s'acheminèrent enfin vers leur village, tous très animés, très contents.

Au sortir de la ville, les chansons reprirent sur des airs de marche, entre autres *Roulez tambours*. Et tous se donnèrent le bras, formant ainsi une longue chaîne, et obligés de se ranger au bord du chemin chaque fois qu'un char venait à passer. L'instituteur était au milieu, une dame à chaque bras. Leur adressant mille compliments flatteurs, il se plaisait à leur dire qu'il les trouvait rajeunies de vingt ans, ce qu'elles semblaient accepter de la meilleure grâce.

En somme, belle et agréable journée, véritable fête de famille, qui contribua à apporter de plus en plus d'amitié, d'union et de paix dans les deux ménages.

Nos lecteurs se souviennent que Favey et Grognuz s'étaient promis de retourner à Yverdon pour visiter l'Exposition d'une manière complète, en compagnie de leurs épouses. Ils ne se hâtèrent cependant point de faire cette course, car de tous côtés on leur avait affirmé que l'Exposition, dont la fermeture avait été fixée au 30 septembre, serait prolongée jusqu'à fin octobre.

Enfin, le 1^{er} octobre, ils se mirent en route pour Yverdon. Dès leur arrivée dans cette ville, ils se dirigèrent vers l'Exposition, dans l'intention de dîner à la cantine, avant de commencer leur visite.

— Tu as toujours ton bîet, beau-frère ?

— Aloo.

— Moi aussi, mais il nous en faut encore deusse pour la Marienne et l'Elise.

Et Grognuz, ne voyant que de rares personnes sur la place, ajouta :

— Ça veut bien aller, il n'y aura pas beaucoup de monde aujourd'hui. Puis il frappe au guichet... rien. Il frappe de nouveau... personne !... « Charrette ! s'écrie-t-il avec mauvaise humeur, ils l'ont cotée !... »

En effet, la clôture de l'Exposition d'Yverdon avait eu lieu la veille.

L. M.

FIN.

Un nouveau chansonnier.

La Section des Diablerets du Club alpin suisse a eu l'excellente idée d'éditer un chansonnier. Nous l'en félicitons. La commission nommée pour travailler à cette publication, composée de MM. Masset, C. Ribet, S. Dégallier et W. Robert, s'est acquittée de sa tâche de la manière la plus heureuse, et dans le choix des morceaux et dans l'ordonnance générale de l'ouvrage. Elle a compris qu'au nombre des 50 chansons de ce recueil, et à côté de morceaux peu connus, on devait nécessairement retrouver ces chansons aimées de tous et qui réveillent toujours si vivement nos sentiments patriotiques.

Et par qui ce pays peut-il être chanté avec plus d'enthousiasme que par nos touristes, si souvent en présence des beautés incomparables de notre nature alpestre ?...

Mais ce recueil, empressons-nous de le dire, n'est pas destiné aux clubistes seulement ; il sera sans doute le bienvenu chez tous ceux qui aiment à égayer par nos chansons populaires les grandes réunions de citoyens, comme les réunions plus restreintes de Sociétés ou d'amis.

N'avez-vous pas remarqué, chers lecteurs, combien, dans de telles occasions, dans nos banquets, petits ou grands, il est difficile de trouver un chanteur ?... Désireux de voir l'animation et la gaité se mettre de la partie, c'est en vain que vous demandez à droite et à gauche :

— Voyons, Louis, Jules, François, etc., chantez-nous donc quelque chose, une de ces bonnes chansons dont chacun puisse accompagner le refrain.

On vous répond ordinairement :

— Je n'en connais point par cœur.

— Bah ! chantez toujours, ça reviendra.

Et pour faire preuve de bonne volonté, un des assistants chante deux ou trois lignes, et le reste lui échappant, il se hâte d'arriver au refrain par des tralala, tralala, tralala.

Et le refrain est accompagné vigoureusement, mais c'est tout. Nous avons vu le fait se reproduire mainte fois dans des réunions nombreuses, où pas une personne n'était à même de chanter un couplet entier.

Eh bien, c'est en grande partie pour combler cette lacune que la Section des Diablerets a publié son chansonnier, dont chaque morceau est accompagné de sa musique arrangée pour quatre voix, chansonnier qui contribuera sans doute pour une bonne part au joyeux entrain des prochaines courses et réunions de cette intéressante Société.

Ce petit volume d'un format pratique et dont la reliure est à la fois légère, souple et solide, est des plus portatifs. Il est en vente chez tous les libraires et au Bureau de notre journal, au prix de fr. 1.50. Nous ne saurions trop le recommander. L. M.

Lè menistrès et lè marchands dè bou.

On menistrè avai fauta d'on moulo ; et coumeint cein lo geinavé d'allà li-mèmo à la misa dè coumon et que ne sè tsaillessai pas non plie d'ein atsetà ein défrou dè la perrotse, demandà à n'on pàysan que fasai lo marchand dè bou et lo tserroton, mà que n'allavé pas soveint ào prèdzo, dè lài fourni on moulo dè fào, et coumeint ne volliavé pas avai l'ai dè sè dèmaufià, ne firont min dè prix.

Lo pàysan lài promet l'affèrè, et caukiés dzo après, miné cé bou à la cura. Ma fài, po on bio moulo, c'étaï on bio moulo ; n'iaivai rein à derè ; mà coumeint lo pàysan sè peinsavé que lo menistrè avai bon moian et que poivè bin pàyi, lài veinde cé bou à la hiauta gama, profità dè cein que n'aviont rein convegnu, po lo lài fèrè ào mein dix francs dè trào tchai. Lo menistrè, que trovavé qu'on l'écortsivè, volliè marchandà on bocon ; mà lo pàysan bragavé tant cé moulo que ne volliè pas ouré parlà dè rabatrè oquie.

Adon lo menistrè sè peinsa qu'ein sa qualità dè menistrè dèvevè sè montrà lo pe résenablio, bastà et sè dècidà à pàyi ; mà, po fèrè onna petita aleçon ào gallà, lài fe :

— Eh bin, teni, vouaïque l'ardzeint ; l'est veré que vo profità tant pou dào menistrè la dèmeidze que fau bin que vo z'ein profitéyi lè dzo su senanna !...